

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1854 \(1er janvier-21 décembre\) : Dorothée, une princesse russe, persona non grata à Paris](#)[Item](#)[108. Val Richer, Samedi 1er juillet 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

108. Val Richer, Samedi 1er juillet 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Académie française](#), [Académies](#), [Circulation épistolaire](#), [Diplomatie \(France-Angleterre\)](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(Prusse\)](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1854-07-01

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote3859, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 17

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

108 Val Richer, samedi 1er Juillet 1854

Je vous renvoie, la lettre d'Ellice, intéressante si j'y croyais tout à fait, j'en

conclurais que la politique de la paix a fait son temps, que l'Angleterre veut du nouveau, n'importe par quels motifs, et à quel prix, et que nous entrons dans une de ces époques où les gouvernements et les peuples dépensent en enfants prodiges, le capital de force, de richesse et de bonheur qu'ils avaient acquis dans ces jours plus sensés. Cela se peut ; il y a bien des symptômes de cet état. Pourtant je n'y crois pas ; je vois bien des symptômes contraires, et je suis sûr que la France n'est pas du tout dans cette disposition.

// Ne croyez pas que je vous dis ceci par pure malice ; tenez pour certain que, s'il y avait dans ce pays-ci une tribune et si ses affaires du dehors, et du dedans, étaient publiquement discutées, ce qui arrive n'arriverait pas. Le vrai sentiment et intérêt de la France se ferait jours et les amis de la paix en Angleterre trouveraient en France un point d'appui. Je conviens qu'il aurait fallu s'y prendre plutôt, et qu'au point où en sont aujourd'hui les choses la paix ne peut se faire que fort à vos dépens.//

Le Duc de Broglie m'écrit : " Voilà l'affaire d'Orient qui entre dans une phase nouvelle ; il me paraît difficile qu'il n'y ait pas, dans tout cela, un dessous de cartes une certaine entente entre la Prusse et l'Autriche et la partie modérée du Ministère anglais. S'il y avait un homme quelque part, les choses étant posées comme elles sont, la paix telle qu'elle s'en suivrait. Mais je n'y crois pas ; je crois que John Bull poussera sa pointe que nous l'y seconderons un peu à contrecœur, et que l'Allemagne laissera faire. Les événements décideront. "

J'ai aussi des nouvelles de St-Aulaire qui me demande quelques renseignements pour ses Mémoires ; très amical : " De fréquentes lettres de vous, c'est tout ce que je regrette des ambassades hélas, je serais bien indigne à présent de votre correspondance ; mon esprit s'endort et ma main tremble " Il m'écrit au crayon ; il ne peut plus tenir une plume. C'est ce qui m'arrivera un jour. Sa lettre finit par ceci : " Pauvre Princesse de Lieven ! On croit qu'elle a renouvelé son bail de la rue St Florentin. et j'en augurais bien pour son retour vous me ferez plaisir de mettre, mon nom dans une de vos lettres ; je lui suis bien sincèrement attaché. "

Puisque j'en suis sur les souvenirs, vous vous souvenez de M. Sauzet ; il est à Paris et M. Vitet m'écrit : " C'est à tomber à la renverse ; un spectre, un vrai fantôme. Le pauvre homme m'a donné l'explication de sa maigreur extrême ; c'est son énergie qui l'a dévoré. Par malheur, elle ne lui a pris que son embonpoint et lui a laissé sa faconde, à l'entendre, on le reconnaît." Il paraît qu'il y a eu de vifs débats à l'Académie, à propos des prix Montyon ; les philosophes aux prises avec les dévots ; Cousin et Montalembert se sont querellés vivement. Cousin a été battu. Adieu.

Toujours un temps abominable des torrents de plus depuis trois jours. Si votre Empereur est aussi entêté que mon éternuement, il n'y a guère de chances de paix. Adieu, Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 108. Val Richer, Samedi 1er juillet 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1854-07-01

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 10/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/5413>

Informations éditoriales

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Ems (Allemagne)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 26/09/2023 Dernière modification le 07/11/2025

est bien différent, et il est d'ailleurs
pour nous, nous battons. nous
n'avons pas battu le tueur, que
ferons nous du autre? vous
comprenez que j'ai partagé
aucun de vos caprices. j'ai
par un de lettre de vous et de
personne, et la seconde porte est
arrivé.

le tueur est bien laid, et il est
même plus laid encore que
le tueur. adieu, adieu.

Je vous renvoie la lettre d'Eller,
intéressante. Si j'y voyais tout à fait, j'en conclurais
que la politique de la paix a fait son tour, que
l'Angleterre avait des nouveaux, n'importe pour quels
motifs et à quel prix, et que nous aurons dans
une de ces époques où la puissance du
peuple, de puissance en puissance, le capital
de force, de richesse et de bien-être qu'il avait
acquis dans les jours plus beaux. Ici la paix, il
y a bien des symptômes de cet état. Pourtant je
n'y crois pas; je vois bien des symptômes contraires,
et je suis sûr que la France n'est pas du tout
dans cette disposition. Elle croit par que je vous
dis ici pas pure vérité; tout pour certain
que, s'il y avait bien, ce pays-ci me tuerait, et
si des affaires, de dehors et de dedans, étaient
publiquement discutées, ce qui arrive n'arriverait
pas. Le vrai sentiment et l'intérêt de la France
se font jour, et les amis de la paix en Angleterre
trouveraient en France un point d'appui. Je
crois que tout aurait fallu s'y prendre plutôt, et
quelque point où en l'ont aujourd'hui les choses.

la paix ne peut se faire que fort à ses dépens.

Le duc de Angles m'écrit : "Voilà l'affaire d'Orient qui entre dans une phase nouvelle ; il ne paraît difficile qu'il n'y ait pas, d'instinct, une dessein de carte, une certaine entente entre la Russie et l'Autriche et la partie modérée du Ministère Anglais. S'il y avait un homme quelque peu, les choses étant posées comme elles sont, la paix telle quelle s'en suivrait. Mais je n'y crois pas ; je crois que John Bull poussera la pointe, que nous l'y secondons un peu à l'entrainement, et que l'Allemagne laissera faire. Le événement s'écoulera."

J'ai aussi des nouvelles de St. Astaire qui me demande quelques renseignements pour ses mémoires ; très amical. "La fréquente lettre de vous, c'est tout ce que je regrette de l'ambassadeur ; hélas, je serais bien indigne à prendre de votre correspondance ; mon esprit s'embarrasse et ma main tremble." Il m'écrit au crayon ; il ne peut plus tenir une plume. C'est ce qui m'arrive un jour. La lettre finit par ceci : "Pauvre Poinsin de Livon !"

On croit qu'elle a renouvelé son bail de la rue St. Hyacinthe. Si j'en aurais bien pour son retour pour me faire plaisir de mettre mon nom dans une de vos lettres je lui suis bien sincèrement attaché."

Puisque j'en suis sur le terrain, pour vous souvenir de M. Saurat, il est à Paris, et M. Vitet m'écrit : "C'est à tomber à la renverse ; un spectre, un vrai fantôme. Le pauvre homme m'a donné l'explication de sa maigreur extrême ; c'est son énergie qui l'a dévoré. Par malheur elle ne lui a servi que son embonpoint et lui a laissé la folie ; à l'entendre, on le reconnaît."

Il paraît qu'il y a eu de vifs débats à l'Académie à propos de, prix Montyon ; les philosophes aux prises avec les dévots ; Cousin et Montalembert s'en querellent violemment. Cousin a été battu.

Adieu. Songez en tout abominable. Je n'ai rien de plus depuis trois jours. Si votre impatience est aussi inutile que mon étourderie, il n'y a guère de chance de paix. Adieu, adieu.